

LES CANONS DEGRAISSES :

Une approche sociologique des comportements à la marge de l'anorexie, dans le cadre de l'évolution des comportements alimentaires depuis les années 50.

Présenté par Jean- Pierre CORBEAU

Jean- Pierre CORBEAU, sociologue de l'alimentation, il est professeur de sociologie à l'Université de Tours. Son travail de recherche est fondé sur la sociologie compréhensive et sur des entretiens en profondeur auprès d' un groupe important de mangeurs, suivis pour certains depuis plus de vingt ans. Auteur de *Penser l'alimentation. Entre imaginaire et rationalité*, édité par Ocha/Privat en 2002 (avec Jean-Pierre Poulain). A paraître chez Métailié : *Le mangeur imaginaire*.

L'anorexie mentale est une maladie grave qui préoccupe les nutritionnistes et qui relève du psychiatre ou du psychologue. Néanmoins, les « petites anorexiques », pas encore « vraies anorexiques », sont de plus en plus fréquemment rencontrées par des sociologues comme Jean-Pierre Corbeau, professeur à l'Université de Tours.

Ce dernier observe les mangeurs en profondeur, les interrogeant longuement, souvent, mais aussi mangeant à leur table ou avec eux au restaurant, avec des relations de proximité et de confiance qui lui permettent d'obtenir l' autorisation de regarder le contenu des placards de la cuisine et du réfrigérateur. Il mène cette recherche très proche de l'ethnologie depuis plus de vingt ans, intégrant régulièrement dans son groupe des débuts de nouveaux et plus jeunes mangeurs.

C'est parmi les très jeunes filles/jeunes femmes recrutées ces dernières années qu'il a constaté et analysé la montée des « petites anorexiques » et l'image du corps qui s'y trouve associée. Jean-Pierre Corbeau estime que, dans ces comportements « frontaliers », à la marge, la simple quête de légèreté fait place à des stratégies de pouvoirs pour signifier une forme de rapport aux autres.

Jean-Pierre Corbeau replace ces nouveaux comportements dans l'évolution générale des pratiques alimentaires des Français depuis les années 50. A l' époque, les souvenirs de la guerre étant encore présents dans les esprits, la vraie peur est celle du « manque » ; de plus, si la France s'urbanise, elle reste encore très rurale et/ou marquée par la ruralité. C'est du milieu des années 50 que date le célèbre article sur le « bifteck-frites » de Roland Barthes dans *Mythologies*, un texte qui exprime une vision « zoophage » de la viande et ne paraît pas imaginer d'autre régime que celui d'une abondance alimentaire.

Comment passe-t-on du sacro-saint « bifteck-frites » au steak-haricots verts pour la ligne, puis à l'évitement des produits animaux qui constitue l'une des caractéristiques des comportements à la marge de l'anorexie ? Comment arrive ce refus de l'animalité de notre corps, ce désir de se « déssexualiser », cette recherche de « purification », dans un contexte plus général de volonté d'efficacité sociale (on dégraisse les corps mais aussi les entreprises) ? Comment le désir de « surveillance de soi » peut aller jusqu'au contrôle de son rapport avec les autres, par des rituels d'évitement par exemple ?

La présentation de Jean-Pierre Corbeau au Symposium de l'Ocha au Palais de la Découverte, c'est l'histoire de nos comportements alimentaires et des histoires de vie individuelle, celles de Arlette, Agathe et les autres, passionnantes et inquiétantes à la fois.

Le corps féminin, plus que celui des hommes, a été soumis à travers notre histoire, à des canons de beauté qui varient en corrélation avec l'abondance ou la pénurie alimentaire.

La disparition de la peur de la famine dans les pays occidentaux riches doit être appréhendée en parallèle avec la montée d'une certaine condamnation de la grosseur et avec une certaine méfiance pour la consommation de graisses animales soupçonnées de participer à cet embonpoint. S'y ajoute une image de l'efficacité sociale dans la société technocratique où les femmes se positionnent dans des postes à responsabilité à partir des années 70.

Le modèle de l'abondance, comme le constate Jean-Louis Lambert, est encore dans les années 1975-85 celui des mangeurs nés avant la seconde guerre mondiale et disposant de bons revenus. Pourtant la lipophobie, mot inventé par Claude Fischler pour désigner ce phénomène venu d'Amérique du Nord, arrive en France vers la fin des années 60. Les femmes sont les premières touchées et les tenues des grands couturiers accompagnent (ou précèdent ?) la tendance. Du « bifteck-frites », on passe au « steak-haricots verts » et à une survalorisation du végétal dans l'alimentation. A la même époque, au début des années 70, certains de ces « nouveaux consommateurs », plus souvent d'ailleurs de « nouvelles consommatrices » (plutôt jeunes, urbaines, travaillant dans le tertiaire), sont interpellé(e)s par des reportages sur les animaux élevés en batterie. Un nouveau discours émerge, relayé par des stars de l'époque, sur les conditions d'élevage : on voit apparaître la notion de « bien-être animal » et on commence à se demander s'il est « éthiquement correct » d'élever des animaux, fréquemment anthropomorphisés dans l'imaginaire des jeunes urbains, pour les manger.

Beauté, efficacité de la minceur, mais aussi image de la santé : on passe en trois décennies de la peur de la tuberculose à celle des maladies cardio-vasculaires et de l'obésité, dont la prévention nécessaire n'évite pas une certaine dramatisation : on "traque" l'obèse potentiellement porteur de nombreuses maladies, ce qui renforce le désir de ne pas grossir...

Parallèlement, le corps mince peut devenir maigre. Sans doute pour se "désexualiser", pour renier dans une perspective de pureté (sous-tendue par l'ascétisme n'incorporant que des produits « purificateurs » ou évoquant le "bon" végétal) la dimension animale.

On peut interpréter sociologiquement la montée de l'anorexie (presque encouragée, dans un premier temps, par les modèles sociaux dominants) comme une surveillance de soi refusant l'animalité de notre corps, surveillance allant jusqu'au contrôle de son rapport aux autres par des rituels d'évitement ou des refus de la communication. L'esthétique de la légèreté, de la minceur du corps féminin devient celle de l'effacement, de la non visibilité d'un objet sexuel de plus en plus diaphane, transparent.

Itinéraires d'amaigrissement, de la « légèreté » du corps à la « sécheresse » du squelette ...

Il ne s'agit pas ici de rapporter des cas cliniques mais de procéder à une superposition pédagogique. Ce que proposent les portraits de Aline, Arlette, Agathe et Aude, ce sont quatre lectures possibles des trajectoires de cette recherche de maigreur et du sens que leur donnent les actrices.